

# *Faidherbia albida*: un témoin des mutations agraires

Jean Pierre  
J.P. Hervouët<sup>1</sup>

## Résumé

*L'utilisation de Faidherbia albida dans les sociétés agraires soudanaises et sud sahéniennes est une pratique très ancienne, méconnue des scientifiques. Cette espèce, bien qu'omniprésente, est sous utilisée ou inutilisée dans la plupart des exploitations agricoles de la région. Depuis le début du siècle, les pratiques intensives qui accompagnaient les parcs à F. albida en Afrique ont été abandonnées par la plupart des populations au profit d'une agriculture essentiellement extensive.*

*Aujourd'hui, des groupes isolés, sans aucune intervention extérieure et sans liens entre eux, régénèrent ces techniques. Cette attitude et la participation de programmes de développement rural à ce mouvement méritent toute notre attention.*

## Introduction

Extrait d'une conversation tenue avec Tengsoba de Niaogho, Burkina Faso (Hervouët 1878): 'Lorsque les Bissa arrivèrent dans la région, ils ne trouvèrent personne. Il n'y avait que la brousse dans laquelle ils ouvrirent des clairières. Au début, leurs concessions étaient entourées par des *Parkia africana*; mais comme les Bissa avaient beaucoup de bétail et que les *Parkia africana* n'aiment pas la terre sale (entendons par là une terre bien fumée) ils furent remplacés par des *Faidherbia albida*.

Les *F. albida* marquaient la limite des terres cultivées et les Bissa n'avaient pas besoin d'aller cultiver en brousse. Tous les enfants apprenaient alors à élever—dans le sens d'élever un enfant—les *F. albida*, en les taillant.

Avec l'arrivée des blancs il fallut cultiver plus et l'on étendit le terroir. Puis les *F. albida* commencèrent à périr et on en coupa pour fabriquer des pilons et des mortiers car le blanc interdisait de couper les *Khaya senegalensis* et nous n'avions pas d'argent pour payer le permis.

A ce moment, beaucoup de gens étaient partis et s'ils revenaient tous aujourd'hui, le pays ne pourrait plus les faire vivre, même avec tous les champs que nous avons ouverts en brousse<sup>4</sup>.

Deux ans ont passé depuis que l'équipe de recherche est venue visiter le terroir et les cultivateurs de Niaogho. La description de Tengsoba concernant les paysages et les champs tels qu'ils existaient encore

lorsqu'il était jeune fut un prélude à une description complète de *F. albida*, de son écologie, de son apport aux sols et à la production agricole et animale.

## Une réalité ignorée par la littérature scientifique

Malgré leur importance, leur nombre, leur diversité et l'immensité de leur aire de répartition, les descriptions de parcs à *F. albida* sont très rares dans la littérature scientifique. Avant Pélissier (1953) on ne trouve guère de références aussi bien agronomique que géographique au système agricole intensif qui accompagne généralement les parcs à *F. albida*. Quelques années après Pélissier, Savonnet (1959) décrira lui aussi 'un système de culture perfectionné pratiqué par les Bwaba-Bobo-Oulé de la région de Houndé' mais sans étendre ses observations aux très nombreux autres peuples agro-pastoraux de cette zone soudanaise privilégiée. Suite à cela, des études menées à Bambey, Sénégal, ont mis en évidence l'influence de *F. albida* sur le sol et les rendements (Charreau et Vidal 1965; Pélissier 1966).

Malgré l'ubiquité de *F. albida* en Afrique de l'Ouest, la littérature géographico-agricole disponible donne l'impression que l'adoption de *F. albida* par les populations rurales serait un phénomène rare en Afrique soudanaise et sud sahénienne. La norme étant constituée par des systèmes agraires extensifs où l'es-

1. Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM)/Organisation de coordination et de concertation pour la lutte contre les grandes endémies (OCCGE), B.P. 171, Bobo Dioulasso, Burkina Faso.

Hervouët, J.P. 1993. *Faidherbia albida*: un témoin des mutations agraires. Pages 165-169 in *Faidherbia albida* dans les zones tropicales semi-arides d'Afrique de l'Ouest: comptes rendus d'un atelier, 22-26 avril 1991, Niamey, Niger (Vandenbeldt, R.J. et Renard, C., eds.). Patancheru, A.P. 502 324. Inde: Institut international de recherche sur les cultures des zones tropicales semi-arides; et Nairobi, Kenya: Centre international de recherche en agroforesterie.

sentiel de la production serait réalisé sur des champs temporaires ouverts en brousse. On ne compte plus le nombre de monographies de terroirs villageois peuplés de *F. albida* auxquels les auteurs n'ont pas prêté attention. L'observation des paysages apporte un démenti profond à l'idée d'ignorance ou de désintérêt pour *F. albida* de la part des agriculteurs régionaux. La plupart des terroirs villageois du Burkina Faso possèdent au moins quelques *F. albida*.

### L'abandon des parcs à *F. albida*

Lorsque le chef de Niaogho parlait de *F. albida* et de ses bienfaits, il y avait déjà de nombreuses décennies que les parcs villageois bissa avaient cessé d'être entretenus. Le système était en voie de disparition. Mis à part un bosquet assez dense et quelques individus isolés, il ne restait pas de *F. albida*.

Au Burkina Faso, ces vingt dernières années, des abandons de parcs à *F. albida* ont été commis entre les Volta Blanche et Rouge (aujourd'hui respectivement Nakambé et Nazinon), mais aussi chez les Birifor et les Dagari, chez les Bwaba à l'est et au nord de Bobo Dioulasso, chez les Senoufo entre Mali et

Côte d'Ivoire, chez les Sissala voisin du Ghana et enfin chez les Samo riverains du Sourou (Figure 1).

Là, le phénomène fut particulièrement brutal. En 1975, les champs samo étaient regroupés autour des villages, sous un parc à *F. albida* dense, fumé par des troupeaux Fulani et jouxtant une brousse réserve de bois et de gibier, presque indemne d'atteintes agricoles. Le contraste était extrêmement brusque lorsque l'on venait du pays mossi voisin où les champs de brousse tenaient une importance essentielle dans le système de production. L'année suivante, les champs samo étaient entrés en brousse, à l'instar des pratiques des mossi voisins; les parcs étaient abandonnés par les cultures et, de plus, les arbres avaient été considérablement ébranchés, signe inéluctable de leur disparition prochaine.

Cependant tous les mouvements d'abandon des parcs à *F. albida* ne sont pas aussi brutaux et il n'est pas rare de voir des parcs abandonnés par l'agriculture deux ou trois ans puis recultivés. Ce fut le cas entre 1978 et 1980 dans une région Sissala du Burkina Faso, et chez certains Bwaba entre Boromo et Bobo Dioulasso. Mais ces mesures ont pu être prises face à une invasion de parasites des cultures et ne doivent pas être confondues avec les abandons réels de parcs

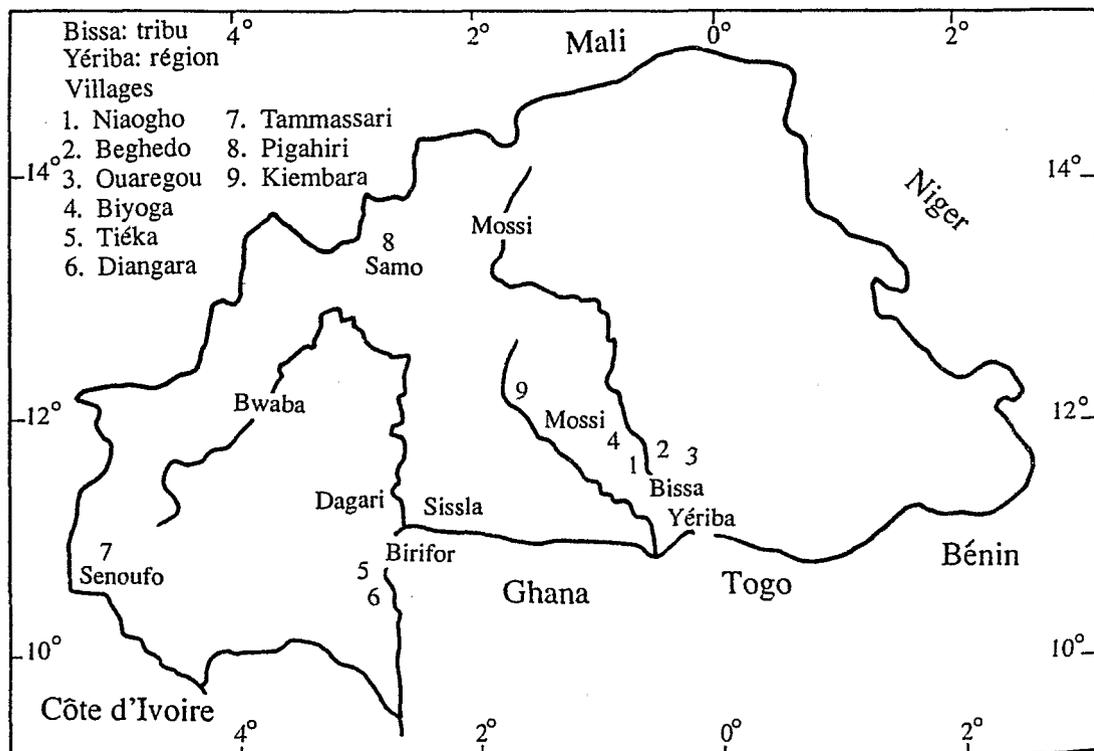


Figure 1. Carte du Burkina Faso situant les villages et les différents groupes ethniques.

et les techniques qui conduisent à la raréfaction, voire à la disparition pure et simple des arbres.

### Un arbre caractéristique des vieux villages

A part quelques exceptions, quelle que soit l'ethnie, on ne trouve pas de parcs à *F. albida* dans les villages et quartiers récents. Mais, Benoit (1973) note que dans le village de Daboura, Burkina Faso, les nouvelles concessions sont installées sous un parc à *F. albida*, alors que le quartier le plus ancien est situé en dehors de celui-ci. Toutefois, comme le village a pris part à une révolte en 1916, il a été déplacé hors du parc après la défaite. On retrouve parfois des parcs à l'emplacement de villages très anciens et aujourd'hui abandonnés. Par exemple, près de Yériba à proximité de la Volta Blanche, 25 villages bisssa se sont installés entre 1900 et 1940 (Hervouët 1978). Bien que *F. albida* ne soit pas présent sur ces terres, les villages d'origine des populations qui s'y sont implantées cultivaient sous parc.

Ces constatations indiquent qu'il y a de nombreuses années que la régénération des parcs à *Faidherbia* s'est interrompue. Il est également clair, à cause des divers groupes ethniques impliqués, que ces mouvements vers des techniques agraires extensives ne se sont pas passés simultanément.

### L'adoption de *F. albida*

Il est commun, lorsqu'on parle d'agriculture africaine, de considérer que les systèmes intensifs sont les résultats de contraintes extérieures, comme l'insécurité ou la pression démographique.

Au Burkina Faso, les parcs à *F. albida* se trouvent aussi bien dans des régions à fortes densités de population (60 à 150 habitants km<sup>2</sup>) que dans des régions à faible pression démographique. Comme nous l'avons vu précédemment, les terres cultivées de Niaogho étaient autrefois entourées d'un vaste 'no man's land' arboré. Vers l'ouest, la savane arborée s'étendait sur près de trente kilomètres jusqu'au premier village mossi du canton de Manga. La même opposition entre la brousse et un paysage fortement peuplé se retrouve chez des populations différentes comme les Samo, les Birifor, les Dagari, les Senoufo et les Bwaba. Ces situations s'accordent mal avec l'idée d'une pression démographique poussant les hommes à intensifier leurs systèmes culturels.

Parmi tous ces groupes ethniques, il existe de nombreux villages dont les terroirs ne supporteraient pas une très forte densité de population mais qui s'ouvrent sur des forêts disponibles où ont été construits des parcs à *F. albida*. Ainsi, dans le village de Tiéka, la superficie cultivée de façon quasi permanente sous parc est très supérieure à celle des champs

de brousse. Il n'en va pas de même à Diangara, village voisin où la pression démographique est beaucoup plus forte et où les *F. albida* sont rares (Savonnet 1976). Mais le village est installé sur un talus sec et mal irrigué. Les jeunes individus sont systématiquement détruits, alors qu'à Tiéka un peuplement important de *F. albida* âgés d'environ douze ans est conservé (Hervouët, observation personnelle 1979). Le phénomène de pression démographique ne peut donc rendre compte d'une manière satisfaisante de la construction de parcs à *F. albida*.

L'entretien de *F. albida* relève du choix de la population et découle de la perception que les divers groupes ont de la terre. Il est frappant qu'en pays mossi, par exemple, seules les terres d'abord occupées par les Nioniossè possèdent encore des parcs à *F. albida* alors que les quartiers de l'aristocratie administrative et guerrière, les Nakomsé, sont ombragés par *Butyrospermum* sp et *P. africana*.

### La diversité des parcs

Les parcs à *F. albida* que l'on peut rencontrer en Afrique de l'Ouest sont encore nombreux mais loin d'être semblables. Selon leur localisation et les groupes qui les utilisent, leurs apparences et leurs fonctions sont extrêmement diverses. Trois types de parcs à *F. albida* peuvent être distingués: des parcs homogènes où la majorité des arbres semble avoir approximativement le même âge; des peuplements aléatoires en ce qui concerne l'âge et l'apparence des arbres; et enfin, des individus isolés, souvent âgés et à faible utilité agronomique.

Cette variété dans les apparences des parcs traduit la diversité de la place assignée à cet arbre par les sociétés rurales dans leurs systèmes socio-économique et de production. Les parcs homogènes et denses sont généralement entretenus par des sociétés envisageant une production à long terme. De tels parcs ne bénéficient pas tellement à ceux qui les mettent en place, mais bien à leurs descendants.

Des inventaires et une stratification descriptive des différents types de parcs à *F. albida* pourraient aider à comprendre les relations existant entre les sociétés agraires et cette espèce. Le fait que certains peuples incluent *F. albida* dans leur production et leur système socio-politique alors que d'autres le délaissent totalement mérite toute notre attention.

### De *F. albida* à la brousse

A la conquête coloniale, l'espace utilisé par les paysans bisssa de Niaogho n'excédait pas mille hectares, alors que la population était aussi importante que celle qui y résidait en 1970. Depuis 1920, les parcs à *F. albida* existants ont été ajoutés aux terres cultivées

dominées auparavant par *P. africana*. Ceci s'est passé également sur les terres Sere du Sénégal (Pélissier 1966), sur le territoire des Bwaba (Capron 1965) ou des Dagari (Pradeau 1970) pour ne citer qu'eux. Bien qu'à première vue, cette situation pourrait être attribuée à la pression démographique, la densité de population des pays Bwaba et Bissa était en fait assez faible suite à la révolte étouffée de 1916, et n'a pas bougé pendant longtemps. Chez les Bissa, de 1923 à 1931, la population du canton de Niaogho est passée de 7635 habitants à 5545 habitants, (soit une diminution de 27%). Ceci suite aux contraintes mises en place par l'administration coloniale en 1923 qui tentait, entre autre, de doubler les superficies cultivées et de pratiquer la culture du coton.

Ces opérations ont donné lieu à de larges populations de *Parkia africana*. Un deuxième changement, parfois concomitant du premier, est caractérisé par l'ouverture de champs de brousse avec installation d'habitats sur les zones défrichées (Hervouët 1978). Mis à part le pays Senoufo, les arbres sélectionnés dans les nouvelles installations étaient des *Butyrospermum parkii* plutôt que des *Parkia africana*.

Dans les années 50, le mouvement d'abandon des parcs et des cultures intensives associées s'accéléra. Les parcs furent délaissés, voués rapidement à la disparition par abattage et ébranchage abusifs. Les jeunes pousses et les dragons étaient éliminés plutôt qu'entretenus. Cette période est marquée par un mouvement vers la brousse. A Niaogho, par exemple, les superficies mises en valeur (champs plus jachères) passèrent de 4600 ha en 1956 à 8400 ha en 1972, puis à 17 800 ha en 1978. En même temps, la population passait de 5400 habitants à 7800 puis à 8500 habitants. Pendant cette période, les habitants de Beghedo traversaient la Volta Blanche pour venir cultiver les terres de Niaogho. Les densités humaines à l'espace utilisés qui étaient de 120 hab/km<sup>2</sup> en 1956 n'étaient plus que 60 hab/km<sup>2</sup> vingt ans plus tard et les champs permanents ou semi-permanents du village ne représentaient plus que 5% de l'espace cultivé en 1978.

De même en pays Senoufo, dans le village de Tamassari, les champs de brousse représentaient 22% des superficies cultivées en 1946, 27% en 1957 et 41% en 1971. Entre 1957 et 1971 seulement, les superficies utilisées étaient multipliées par deux, alors que dans le même temps, la population ne s'accroissait que de 18%. Cette époque se caractérise par le passage d'une économie d'espace (cultures intensives sous parc à *F. albida*) à une économie de temps (cultures extensives).

Ces évolutions traduisent certainement les objectifs successifs des sociétés rurales. L'échelonnement dans le temps de l'abandon des parcs traduit la part des choix des populations entre différents systèmes de production possibles dans des contextes naturels, administratifs et politiques donnés.

Dès le début du siècle, les Bissa ont abandonné les pratiques intensives sous parc à *F. albida*, privilégiant alors leur extension spatiale pour subvenir à leurs besoins économiques à court terme. Les Senoufo (vers 1940), les Bwaba (1960), les Sissala et les Samo (vers 1970) ont agi de même. Le rôle des migrations rurales mossi, par leur agriculture extensive à forte vocation commerciale, fait aussi partie de cette évolution.

L'évolution non synchrone de ces sociétés vers l'économie monétaire sur une longue période de temps montre bien que les réactions des populations diffèrent de région en région. Les valeurs socio-religieuses villageoises ou de lignages associées aux systèmes de production agricole s'affaiblissent. La discipline collective s'estompe et la recherche d'un gain monétaire immédiat, souvent individuel, ne fait que s'accroître. L'affaiblissement considérable du pouvoir des anciens, tant spirituel que politique ou économique, enlève à la société toute vision de production à long terme. Cette évolution vers l'extensif permet de produire plus pour un temps de travail donné, mais ce, en consommant un espace de plus en plus étendu, tandis que les anciennes pratiques étaient caractérisées par un espace réduit nécessitant plus de travail (souvent collectif) par unité de surface.

Ces pratiques extensives peuvent être justifiées puisqu'elles permettent d'améliorer rapidement le niveau de vie en augmentant et en diversifiant la consommation, mais elles ne seront possibles que tant qu'il existera des terres disponibles à défricher et à mettre en valeur. Afin de réduire une production décadente et une dégradation des terres précédemment dominées par un système agraire qui gérait rationnellement les parcs à *F. albida*, il est essentiel d'étudier l'évolution des relations entretenues par les sociétés avec cette espèce.

## Conclusion

La présence de *F. albida* sur des terres cultivées n'est jamais une coïncidence. Au contraire, elle agit comme un des indicateurs principaux des relations passées entre des sociétés et leur environnement. Avant la seconde guerre mondiale, l'Afrique a changé pour répondre à des normes de production définies par les pays colonisateurs plutôt que par les structures agraires préexistantes. Si des études ethnologiques ou anthropologiques avaient été réalisées au cours de cette période, elles auraient découvert le vide en ce qui concerne les structures agraires et les systèmes de production.

Malgré l'abandon généralisé de pratiques agricoles intensives sous les parcs à *F. albida*, des groupes d'agriculteurs, indépendamment et sans intervention extérieure, régénèrent des parcs. Dans ces

actions ponctuelles, il n'apparaît aucune simultanéité, mais simplement des convergences dans les démarches de sociétés isolées confrontées aux mêmes problèmes de production, entre autre d'érosion et de maintien de la fertilité des sols.

Des parcs ont recommencé à être érigés en pays mossi, à proximité de la Volta Rouge, il y a 25 ans, quand les terres disponibles étaient encore nombreuses. Des rétablissements de régénérations d'anciens parcs ont aussi été observés chez les Dagari, les Birifor, les Senoufo et dans bien d'autres endroits. Ces tentatives s'échelonnent dans le temps sans aucune raison apparente tout comme elles se dispersent dans l'espace de façon aléatoire.

Ces tentatives de régénération de systèmes agraires passés proviennent des bases mêmes de la civilisation africaine. On ne sait pourquoi tel groupe réactive ces pratiques et tel autre non. Ces nouvelles pratiques semblent indiquer que de nombreux agriculteurs soudaniens pratiquaient l'agriculture intensive avant d'opter, sous diverses contraintes, pour l'extensification.

Avoir accès à de telles connaissances permettrait certainement d'aider des projets de développement agricoles à réinsérer les systèmes précédents dans les pratiques actuelles. Des efforts devraient être entrepris afin de diriger les agriculteurs ruraux vers une agriculture intensive en essayant, au mieux, de leur apprendre à utiliser les *F. albida* entretenus par leurs ancêtres.

## Bibliographie

**Benoît, M.** 1973. Espaces agraires mossi en pays bwa. ORSTOM, Ouagadougou, Burkina Faso. France: Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération. 145 pp.

**Capron, J.** 1965. Anthropologie économique des populations Bawa, Mali/Haute-Volta. Introduction à l'étude des communautés villageoises. Fascicules I et 2. Ouagadougou, Burkina Faso: Centre national de la recherche scientifique. 474 pp.

**Charreau, C., et Vidal, P.** 1965. Influence de l'*Acacia albida* Del. sur le sol: nutrition minérale et rendements de mils *Pennisetum* au Sénégal. Agronomie Tropicale 6-7:600-626.

**Hervouët, J.P.** 1978. La mise en valeur des vallées des Volta : un accident historique. Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines 15(1):81-97.

**Pélissier, P.** 1953. Les paysans sérères. Essai sur la formation d'un terroir au Sénégal. Les Cahiers d'Outre-mer 22:105-127.

**Pélissier, P.** 1966. Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance. Saint-Yriex, France: Imprimerie Fabrègue. 939 pp.

**Pradeau, C.** 1970. Kokolibou (Haute Volta) ou le pays Dagari à travers un terroir. Etudes rurales 37-39:85-112.

**Savonnet, G.** 1959. Un système de culture perfectionné pratiqué par les Bwaba-Bobo-Oulé de la région de Houndé (Haute-Volta). Bulletin IFAN 21B(3-4): 425-458.

**Savonnet, G.** 1976. Les Birifor de Diepla et sa région. Insulaires du rameau lobi (Haute Volta). Atlas des structures agraires au sud du Sahara. Paris, France: Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération. 175 pp.



---

# *Faidherbia albida*

dans les zones tropicales  
semi-arides d'Afrique de l'Ouest



---

*Institute international de recherche sur les cultures des zones  
tropicales semi-arides*

*Centre international de recherche en agroforesterie*